**CHAPITRE 1/ Mai 1943, dans les montagnes du Béarn**

Cette nuit-là Pierre se sentit comme la sentinelle de la lune. Le ciel de néoménie qu’il contemplait regorgeait d’étoiles incandescentes auxquelles il adressa un vœu silencieux : que tout cela se termine, là, maintenant, à jamais. Pierre en avait marre. Marre de cette guerre inique, marre des Allemands, du maquis, de l’absence des êtres chers. Marre de se cacher, de ne pas dormir, de sursauter à chaque bruissement, marre de cette radio qu’on doit trimbaler partout et qu’il faut planquer, marre d’être responsable de la survie de ses camarades, des marches nocturnes, de ce fusil que l’on braque régulièrement vers un néant perfide à chaque hululement d’un hôte de la nuit.

Assis sur un rocher, son arme reposant sur ses cuisses, Pierre se mit à rêver. D’un bain chaud et d’ongles propres, d’un lit douillet, des jeux enfiévrés de ses deux fils sous le regard amusé de sa femme.

Il aurait voulu revivre ces repas entre amis autour d’une table aux belles assiettes en porcelaine, aux couverts qui cliquètent, aux chaises qui bronchent, aux voix qui s’échauffent puis s’enflamment, aux rires tonitruants. Une soirée sans peur, sans haine, sans black-out. Une nuit qui baigne dans une torpeur méridionale, les volets ouverts sur une moite obscurité, promesse d’une aurore paisible.

Il tira de sa poche une cigarette racornie, l’alluma et en aspira une longue bouffée. Il se remémora son parcours depuis plus de deux ans, comment il en était arrivé là, au plus profond de ces monts et vallées qui structurent l’horizon, ces montagnes mythiques, sépulcre de la divine Pyrène, amante malheureuse d’Héraclès.

En ce printemps 1943, Pierre dirigeait un groupe d’une dizaine de résistants issus de tous les milieux et dont il était à quarante-trois ans l’aîné, le plus jeune comptant à peine dix-sept ans. Sa petite troupe était indépendante de maquis plus importants qui sévissaient dans cette région du haut Béarn, autour d’Oloron Ste Marie. Gaulliste de la première heure, Pierre avait dû quitter promptement Bordeaux et sa petite famille après une dénonciation anonyme aux autorités occupantes. Il s’était mis à l’abri un temps à Bayonne puis à Oloron qui début 1941 hébergeait de nombreux réfugiés. Certains étaient originaires de la région et recueillis par des parents et amis. D’autres, plusieurs centaines, venus de Belgique occupaient les hôtels et les appartements meublés de la cité mariale. Pierre y travailla sous une fausse identité dans une petite imprimerie dont le patron aux sympathies communistes était membre du réseau Alliance. Quand les troupes allemandes entrèrent en novembre 42 à Oloron, Pierre et quelques autres prirent le maquis et s’installèrent dans la vallée d’Aspe, dans la montagne près d’Urdos. Leur principale occupation était d’organiser le passage des réfugiés en Espagne à destination du Portugal d’où certains mettraient les voiles vers l’Angleterre ou l’Amérique du Sud. Certains jeunes passaient aussi les Pyrénées pour rejoindre les Forces Françaises libres en Afrique du Nord.

Nombreux de ces malheureux que la bande de Pierre guidait vers la liberté, fuyaient la barbarie nazie et étaient des Juifs de France, de Belgique ou des Pays Bas.

Pierre extirpa une dernière bouffée de sa cigarette, écrasa le mégot sous sa grosse bottine et cracha un grain de tabac qui lui collait à la langue. Il soupira, déposa son fusil sur le rocher à côté, s’étira, mit ses mains dans ses poches et leva la tête vers l’immensité céleste. Quel contraste entre la limpidité paisible du firmament et la fureur des hommes qui se battaient aujourd’hui aux quatre coins du globe. Combien étaient-ils ce soir à méditer sous la voûte céleste sur leur sort, à aspirer librement l’air de la nuit ?

Ses pensées refluèrent sur son départ précipité de Bordeaux. Averti de sa proche arrestation par un ami travaillant à la préfecture, Pierre n’avait eu que très peu de temps pour faire son balluchon, donner quelques conseils à sa femme Marie, embrasser ses deux fils, Paul et Gérard et déguerpir. Marie avait suivi ses recommandations et quitté la belle échoppe de l’avenue de Miremont pour se réfugier avec ses deux fils chez ses parents, petits propriétaires viticoles du côté de Castillon. De temps en temps Pierre lui faisait parvenir des nouvelles pour la rassurer sur son sort mais sans jamais dévoiler dans quel coin de France il se cachait. La prudence commandait qu’elle et la famille en sachent le moins possible pour leur sécurité à tous. L’image de Marie s’imposa à lui : elle était une belle femme, aux attaches fines, au corps parfait, avec un visage attrayant d’où émergeaient une bouche sensuelle, un petit nez mutin et de magnifiques yeux verts légèrement en amande. Ils s’étaient mariés au lendemain de la Grande Guerre. Elle avait cinq ans de moins que lui. Ebloui par sa beauté, sa spontanéité et son sens pratique et après quelques mois de cour, il avait demandé sa main à ses parents, l’avait épousée et aussitôt engrossée. Marie se révélait l’épouse idéale, parfaite femme au foyer, mère attentive de deux charmants garçons. Un mariage solide, tranquille, qui lui convenait dans sa vie d’avocat. Marie était une partenaire attentive dont la qualité principale était son égalité d’humeur. Pierre regrettait son absence, même si avec le temps il s’en était accommodé. Son état de réfugié puis de maquisard donnait un sens différent à la vie et le danger qui désormais était son compagnon quotidien offrait un certain piquant qui effaçait graduellement la quiétude de son existence antérieure et le gratifiait presque d’une reviviscence dans laquelle Marie et ses fils n’avaient pas de place. Pierre était parfois honteux de ces sentiments mitigés qui l’habitaient, mais l’action et l’adrénaline étouffaient très vite ceux-ci. Cependant il lui arrivait régulièrement, comme cette nuit, d’avoir des bouffées de nostalgie et de regretter son destin préalable.

Il en était là dans sa réflexion quand il entendit des bruissements suivis de chuchotements. Pierre s’empara de son fusil et se dirigea vers la vieille bâtisse cachée au milieu des rocs et qui leur servait de refuge. La patrouille qu’il avait dépêchée en ville venait de rentrer. Elle était partie recueillir des réfugiés que son équipe se chargerait ensuite de faire franchir les Pyrénées.

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

Pierre salua les hommes exténués qui rentraient enfin de mission et apostropha celui qui les commandait.

* Alors Antoine, comment ça s’est passé ?
* Pas trop mal, mais ça grouillait d’Allemands à Oloron. On aurait cru qu’ils suspectaient quelque chose.

Antoine était le frère cadet de Pierre. Il avait quitté Bordeaux après avoir découvert que son frère avait pris le maquis. Après moultes péripéties il l’avait rejoint quelques mois plus tôt. Il avait dix ans de moins que Pierre, mais dix centimètres de plus. C’était un gaillard costaud qui aurait fait le bonheur de n’importe quelle équipe de rugby. Ses mains était énormes, de grands battoirs. Son visage était large comme une ample voile déployée : mâchoire carrée et volontaire, lèvres pincées mais bien dessinées, yeux noisette que surplombaient d’épais sourcils, vaste front où traînaient deux fines rides, cheveux foncés coupés en brosse que deux oreilles imposantes encadraient, l’ensemble dégageant une impression d’énergie virile mais aussi de franchise. Son physique avenant en faisait un célibataire apprécié de la gente féminine qui voyait en ce grand escogriffe un havre où il devait faire bon se réfugier. Mais pour Pierre c’était son aptitude au commandement, sa robustesse et sa clairvoyance qui l’avaient rendu incontournable. Très vite Pierre en avait fait son second.

* Combien en as-tu ramené cette fois-ci ?
* Quatre. Deux jeunes pilotes britanniques, un trentenaire bigleux et communiste, une jolie jeune femme d’une vingtaine d’années, juive je pense.
* Bon, installe-les dans la grange et donne-leur quelque chose à se mettre sous la dent. J’en profiterai pour parler avec eux.

Antoine donna ses ordres puis vint s’asseoir à côté de son frère.

* Je suis content que tu sois rentré sain et sauf. Je me demande à chaque fois si on a bien préparé les choses, si j’ai eu raison de t’envoyer au casse-pipe plutôt que d’y aller moi-même ou d’envoyer José. Mais te voilà et je suis bien content.
* Ton rôle de chef ne t’oblige pas à prendre tous les risques, mon vieux. Ta place n’est pas toujours devant, tu sais.
* Je sais, je sais. Mais tu es mon petit frère et je m’inquiète pour toi.

Antoine sourit furtivement, se cala contre le rocher où tous deux devisaient fraternellement, alluma une cigarette et en exhala une longue bouffée.

* Bon, Pierre, je souffle un peu. Pendant ce temps va voir tes nouveaux clients et tes hommes.
* D’accord, j’y vais. On refera le point tout à l’heure.

Pierre se dirigea vers la petite grange qui se dressait en face d’une bergerie basse en pierre où lui et ses hommes avaient leurs quartiers. L’ensemble se composait encore d’un appentis où était rassemblé tout le matériel des maquisards, notamment leurs armes et munitions. Ils étaient bien fournis. Contrairement à une opinion bien établie, Londres et le général de Gaulle envoyaient peu d’armes, voire les refusaient aux FTPF d’inspiration communiste et aux Groupes Francs. Son groupe de résistants, heureusement, était considéré comme d’obédience gaulliste et s’était vu parachuter un nombre considérable d’armes au point que Pierre en avait redistribué une partie à d’autres groupuscules avec lesquels il entretenait d’excellentes relations.

Les trois édifices étaient situés à l’orée d’un bois de feuillus et conifères, au milieu d’un amoncellement de rochers qui les cachaient à la vue de tous ceux qui se seraient aventurés dans le coin. Même un avion de reconnaissance aurait eu du mal à les distinguer des rochers environnants, surtout qu’avec les arbres il n’aurait pu voler trop bas. Le campement se situait à un peu plus de trois kilomètres d’Urdos, à hauteur du Bérat du Haut, dans la forêt d’Almeta, non loin du Col de Gouetsoule, à près de mille cinq cents mètres d’altitude.

Le groupe de partisans de Pierre était connu des autres maquis sous le vocable de « Maquis Verdin », du nom de son chef. Il comprenait onze hommes en dehors de Pierre. Au campement chacun remplissait une fonction bien définie : communications, approvisionnement, cuisine, maintenance des armes. Chaque membre du réseau avait sa responsabilité et s’en acquittait au mieux. Pierre élaborait la stratégie et la planification des actions à mener avec son frère Antoine. Sur le terrain, ce dernier prenait en charge la récupération des réfugiés à faire transiter, à partir d’Oloron ou d’un autre point de réception jusqu’au campement dans les alentours d’Urdos. Pierre quant à lui s’employait à réaliser la deuxième partie de l’expédition, le passage des Pyrénées de France en Espagne. De l’autre côté un groupe de patriotes de Jaca prenait la suite pour une bonne continuation du voyage libérateur. Cinq hommes accomplissaient avec Antoine la première partie de la mission et cinq autres la seconde avec Pierre. En sept mois de temps, ils en étaient à leur dixième mission d’évacuation et plus d’une vingtaine de réfugiés étaient passés en Espagne. Plus d’une fois l’aventure avait failli finir en catastrophe, mais la chance leur avait finalement toujours souri et les avait sauvés de situations désespérées.

Cette fois encore, Antoine et ses hommes avaient scrupuleusement suivi le plan établi : prendre le camion caché dans une grange à Urdos, descendre jusqu’à Sarrance où l’on planquait le véhicule chez un agriculteur résistant. Puis chaque homme continuait séparément la route à bicyclette jusqu’à Germençon à l’entrée d’Oloron. Il y laissait le vélo chez un garagiste lui aussi résistant. La fin du parcours se faisait à pied et chacun récupérait à Oloron son fugitif. Retour à pied jusque chez le garagiste qui fournissait les bicyclettes supplémentaires pour que tout le monde puisse rejoindre Sarrance, par groupes de deux. Là on embarquait dans le camion, de nuit en général, et on remontait sur Urdos, puis pedibus cum jambis jusqu’au campement dans la montagne.

Les réfugiés y restaient deux à trois jours puis reprenaient leur pérégrination, à travers la forêt et la montagne pour rejoindre l’Espagne par l’un des deux itinéraires que le maquis Verdin avait mis au point : un itinéraire court mais plus rude et à découvert vers le col d’Astun et son petit lac, ou alors une route plus longue mais à couvert qui menait au lac d’Astanes. Dans les deux cas les Espagnols de Jaca prenaient le relais.

Pendant ce temps le garagiste de Germençon récupérait en camion ses vélos à Sarrance pour « réparation ».

Chaque mission s’étendait sur plusieurs jours : un à deux jours pour atteindre Oloron, autant pour revenir au campement, le petit séjour sur place et finalement deux à trois jours pour le passage en terre ibérique et le retour à la base.

Pierre Verdin entra dans la grange et y trouva trois des quatre réfugiés, les hommes en fait. Il s’adressa d’abord aux deux pilotes dans un anglais relatif teinté d’un accent à la Maurice Chevalier. Les deux Britanniques s’avérèrent être Gallois : le capitaine Williams et le lieutenant Lloyd. Ils racontèrent avoir été abattus près de Royan, avoir sauté en parachute. L’Armée Secrète les avait recueillis et hébergés un moment, puis les avait confiés à un autre maquis. Ils avaient été transférés ainsi d’un endroit à un autre depuis deux mois jusqu’à leur arrivée au campement du maquis Verdin. Leur plan était de gagner Gibraltar, qui après l’invasion par les Alliés de l’Afrique du Nord était devenu un centre de commandement névralgique dans la région sous la houlette du général Eisenhower.

Le troisième homme, un jeune ingénieur français de la SNCF, était en fuite après avoir aidé un groupe de résistants communistes de Dordogne à faire sauter un bout de voie ferroviaire. Il espérait gagner le Portugal et de là s’embarquer pour l’Angleterre.

Les trois hommes avaient rapidement englouti soupe, pain et fromage de brebis que Gabriel le cuistot leur avait préparés.

Pierre prit congé des trois hommes et se mit à la recherche de la jeune femme qu’Antoine croyait être juive. Où diable était-elle passée ? Pierre fit le tour de la grange, inspecta l’appentis. Rien.

Il pénétra alors dans la maison et la trouva dans la cuisine, assise sur un escabeau en train de lisser sa longue chevelure châtain obscur, devant un Gabriel médusé.

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

Pierre s’arrêta sur le seuil, surpris du tableau qui s’offrait à lui : une jeune femme se peignait en toute décontraction en le toisant avec un air de défi malicieux. Pierre entra dans la pièce et Gabriel quitta la cuisine en maugréant.

* Bonsoir, je suis Pierre Verdin. C’est moi qui dirige ce maquis.
* Et moi je m’appelle Esther. Je suis de Paris, enfin j’étais…
* Vous avez fini de manger ? Désolé de ne pas pouvoir vous proposer autre chose que cette soupe et ce fromage…
* Merci, c’était parfait, surtout après cette longue journée d’exercices. Je n’ai pas vraiment l’habitude, bien que depuis quelques semaines, plus rien dans ma vie de fugitive ne ressemble à ma routine antérieure.
* Ainsi, vous arrivez de Paris. Racontez-moi comment vous avez atterri dans nos montagnes.

Esther se leva, se dirigea vers l’évier, se lava consciencieusement les mains, puis se retourna, s’appuyant des hanches et des bras sur le rebord du meuble. Pierre eut tout loisir de l’observer. Elle devait avoir une vingtaine d’années et était vraiment belle. Ses longs cheveux entouraient un fin visage aux pommettes saillantes. Son teint était mat, ses yeux oblongs abritaient deux iris sombres et étaient soulignés par de longs sourcils, son nez droit et délicat descendait d’un front légèrement bombé vers une bouche aux lèvres bien ourlées et combien sensuelles et sur un élégant menton. Elle était mince, pas très grande, et malgré ses vêtements de voyage on devinait ses formes gracieuses.

Pierre la dévisageait sans retenue depuis de longues secondes quand un léger sourire narquois apparut sur le visage d’Esther.

* Satisfait de votre petit examen ? Est-ce que le fait d’avoir une jeune femme parmi tous ces hommes, vous rend tous muets ? Gabriel aussi m’a longuement reluquée comme si tout à coup il se rendait compte que le genre humain comprenait également des femmes.
* Excusez-moi Esther, mais effectivement nous vivons ici entre hommes et l’apparition d’une aussi jolie jeune femme que vous peut se révéler perturbant pour mes gars et les renvoyer à un monde d’absentes, celui de leur femme, de leurs filles, de leur mère aussi.
* Vous êtes excusé, Pierre. Et puisque vous me traitez de jolie fille, laissez-moi vous dire que vous n’êtes pas mal comme homme !

Tandis que Pierre la scrutait attentivement quelques instants auparavant, Esther avait eu, elle aussi, tout le temps d’observer son vis-à-vis.

A quarante-trois ans, Pierre était en pleine forme. Il avait toujours été mince grâce à une pratique assidue du sport et sa vie dans le maquis lui avait conservé une ligne svelte. Il n’était pas très grand – un mètre soixante-quinze – à la différence de son frère Antoine, mais il était bien proportionné. Ses traits étaient agréables : des yeux bleu vert toujours souriants, d’épais sourcils en forme d’accents circonflexes, un nez bien fait, une bouche ironique. Ses cheveux drus étaient gris et cachaient en partie ses oreilles aux lobes arrondis. Sur son front deux rides profondes, autour des yeux quelques plis et enfin des joues creusées attestaient des lourdes responsabilités qui lui incombaient. Esther se disait que Pierre était certainement un homme intéressant. Se dégageaient de sa personne une force tranquille, un esprit ouvert, un petit côté goguenard. Intéressant, oui. Le genre d’homme que l’on a envie de mieux connaître !

* Merci Esther, merci beaucoup pour le compliment. Mais trêve de badinage, racontez-moi plutôt votre histoire. Qui êtes-vous, d’où venez-vous, que faisiez-vous, pourquoi êtes-vous ici ? J’aimerais comprendre pourquoi une jeune Parisienne veut passer la frontière. A moins que vous ne préfériez garder vos secrets, ce que je peux concevoir et que je respecterai. Dans ce cas je vous montre votre paillasse et nous en resterons là.

Esther vint s’asseoir sur l’escabeau, posa ses longs doigts sur la table, lui sourit et ancra ses prunelles dans les siennes.

* Très bien Pierre. Je vais vous conter mon histoire. Je trouve que vous y avez droit. Ma vie n’est-elle pas entre vos mains ? N’êtes-vous pas l’homme dont mon avenir dépend, celui qui m’ouvrira les portes d’une liberté depuis quelques temps fortement compromise ? Je vous dois bien cela !

Et Esther commença son récit, d’une voix rauque d’émotion et de fatigue à la fois.

La famille d’Esther était d’origine juive sépharade. Elle venait du Maroc, puis s’était établie au début du dix-neuvième siècle en Espagne, plus particulièrement à Barcelone. Son grand-père avait quitté la capitale catalane après la guerre de 1870 pour s’établir à Paris où il avait ouvert un atelier de restauration d’œuvres d’art. Celui-ci avait très vite prospéré et nombreux étaient les collectionneurs et galeristes qui lui confiaient tableaux, sculptures et autres objets d’arts pour les restaurer. A la mort de son grand-père son père avait repris le flambeau avec tout autant de succès. Son père Daniel avait épousé une juive ashkénaze native de Pologne. Quand les hordes hitlériennes envahirent le Nord de la France, Daniel envoya sa femme et son jeune fils à Bordeaux rejoindre de la famille. Esther, qui avait vingt ans et étudiait l’histoire à la Sorbonne, refusa d’abandonner son père et ses études. Elle resta donc à Paris.

Bordeaux, où se trouvait sa mère, connaissait une effervescence incroyable en ce printemps 1940. Des dizaines de milliers de réfugiés s’y entassaient, espérant pouvoir gagner l’Espagne ou le Portugal ou encore les Etats-Unis. La famille d’Esther ayant des cousins à Lisbonne, sa mère décida d’obtenir un visa au consulat du Portugal à Bordeaux. Le consul, Aristide de Sousa Mendes, en fin de carrière, délivrait alors de nombreux visas aux réfugiés, sans tenir compte de leur race, religion ou nationalité. Ce faisant, Sousa Mendes allait à l’encontre de la politique de Salazar qui était parvenu à conserver la neutralité du Portugal et qui ne cachait pas une certaine admiration pour Hitler. Malgré les ordres, Sousa Mendes accorda des milliers de visas dont profitèrent aussi la mère d’Esther et son jeune frère qui s’établirent dans la capitale lusitanienne.

Esther vécut donc dans l’appartement parisien au-dessus du grand atelier de son père et de ses employés. Quand les Allemands entrèrent dans Paris, Daniel et Esther comprirent que les choses risquaient de se compliquer pour la population juive. Esther tenta vainement de contraindre son père de quitter la ville pour se réfugier en zone libre. Mais Daniel ne voulut rien entendre. Il ne voulait pas abandonner son atelier ! Dès octobre 1940, le régime de Vichy interdisait aux Juifs certaines professions. Heureusement pour Daniel, la restauration d’art ne figurait point sur la liste. Mais les clients devenaient rares et peu à peu Daniel dut se résoudre à renvoyer ses employés. En 1941, le commissariat général aux questions juives organisa la spoliation systématique des biens juifs. Daniel ferma boutique et pendant les mois qui suivirent s’efforça de récupérer toutes les sommes qui lui étaient dues pour son travail, en prévision d’une fuite organisée vers des cieux plus cléments. Mais au courant du mois de mai 42, il fut arrêté. Heureusement pour elle, Esther était absente, partie à la campagne pour s’approvisionner. Tandis qu’elle arpentait la rue où elle habitait, elle s’aperçut à temps que les scellés étaient apposés sur la porte d’entrée et que la vitrine de l’atelier était brisée. Elle passa devant sa demeure en l’ignorant, de peur d’être surveillée et s’en alla chercher refuge chez une amie de faculté qui l’accueillit avec bienveillance et la cacha pendant plusieurs semaines. Chaque jour les deux jeunes femmes allaient aux nouvelles : qu’était devenu le père d’Esther ? La seule chose qu’elles finirent par apprendre, c’est que Daniel avait été déporté en Allemagne. Il ne restait plus à Esther qu’à quitter au plus vite Paris, ce qu’elle fit grâce à un réseau juif qui l’aida à obtenir de faux papiers et la mit à l’abri dans une ferme des environs d’Amboise. Elle y resta jusqu’à la fin de l’année, aidant la famille qui l’avait recueillie dans les travaux de la ferme. Mais en janvier 1943, le fermier fut dénoncé et dut prendre la poudre d’escampette. L’armée secrète le prit en charge ainsi qu’Esther. Elle séjourna quelques temps à Limoges, puis à Bergerac, enfin à Oloron, étant parvenue à convaincre ses protecteurs de la faire passer en Espagne pour rejoindre sa mère et son frère à Lisbonne. C’est ainsi qu’elle suivit la filière bien organisée dont le dernier maillon était le maquis Verdin.

* Le reste de l’histoire, vous la connaissez, Pierre, puisque me voilà en face de vous !
* Merci de votre confiance, Esther. Ne vous inquiétez pas, nous vous ferons passer en Espagne et dans quelques semaines vous retrouverez votre maman et votre jeune frère.
* Je sais, mais une partie de moi aimerait rester en France pour mon père. Si jamais il revient, je serai là pour l’aider.
* Je ne crois pas qu’il reviendra de sitôt. Les Juifs français sont systématiquement envoyés dans des camps de travail en Allemagne.
* Comment le savez-vous ? Avez-vous des informations ?
* Quelques-unes qui me sont parvenues d’autres responsables de la résistance. Et puis, non loin d’ici, à Gürs, il y a un camp de concentration où sont rassemblés de très nombreux Juifs de différentes nationalités, à l’exception de Juifs français.
* Un camp de concentration ici ?
* Oui, mais il s’agit plus d’un lieu de triage. Les prisonniers y restent un certain temps, puis ils sont transférés à Drancy et de là en Allemagne.
* Et vous ne faites rien pour les libérer ?
* Esther, ce n’est pas notre boulot. Nous ne sommes pas assez nombreux et les miliciens de Vichy surveillent le camp.
* Mais si tous les groupes de résistance du coin se mettaient ensemble, ils pourraient attaquer le camp et libérer ceux qui y sont internés.
* Il nous faudrait des centaines d’hommes et un armement lourd. Et que faire des prisonniers une fois libérés ? Non, ce n’est malheureusement guère possible. Je le regrette sincèrement. Sans compter sur la réaction des Allemands…

Esther le regarda pendant un court instant, puis prit les mains de Pierre dans les siennes.

* Merci pour tout ce que vous faites, Pierre. Vous êtes un homme courageux.
* Non, Esther, je ne suis pas plus courageux qu’un autre. Mais j’ai des convictions. Bon, assez parlé ce soir ! Je vais vous montrer votre paillot pour un bon sommeil réparateur. Vous en aurez besoin, car les jours à venir seront éprouvants. Allez, venez, suivez-moi. Je passe devant.

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

L’aurore doucettement avalait la nuit bleue et à l’horizon, sur la cime des montagnes, une rosée diaphane annonçait les premières lueurs du soleil. Comme chaque matin, Pierre admirait cette métamorphose de l’ombre en lumière. C’était un moment de divine harmonie, de quiétude sereine, une trêve au milieu du tumulte de la guerre. Il se rappela ces quelques vers de Giraudoux dans Electre : - « *Comment cela s’appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd’hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l’air pourtant se respire, et qu’on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s’entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ? – Demande au mendiant. Il le sait. – Cela a un très beau nom, femme Narsès… Cela s’appelle* *l’aurore.* »

Comme il rêvassait, Pierre ne s’aperçut pas tout de suite de la présence à ses côtés de son frère Antoine. Lui aussi scrutait la ligne brisée des lointaines crêtes, mais alors que l’attitude de Pierre devant ce panorama grandiose décelait un certain accablement, la posture d’Antoine par contre, reflétait une intense détermination. Les deux frères se regardèrent dans les yeux et chacun vit ce que l’autre ressentait. Antoine tapa dans le dos de son frère comme pour chasser de son corps toute velléité de découragement.

* Bon, vieux frère. Allons boire une tasse de café et programmons les prochains jours.
* Tu as raison. Un bon café me fera le plus grand bien. Les hommes sont-ils déjà levés ?
* Tous, ainsi que les deux Gallois et le petit gars du Périgord. Par contre je crois qu’Esther roupille encore.
* Ca ne m’étonne pas. Nous avons parlé jusqu’à tard dans la nuit. Elle en a bavé depuis quelques mois. Laisse-la dormir tout son soûl. Je vais te raconter son histoire.

Ils s’installèrent sur un rocher, leur tasse de café entre les mains et Pierre résuma les mésaventures d’Esther. Une fois l’histoire terminée, Antoine se leva, fit un clin d’œil à Pierre et se dirigea vers le jeune ingénieur communiste.

Autour du campement les hommes vaquaient à leurs activités quotidiennes, chacun connaissant exactement son rôle et sa tâche, avec une discipline que Pierre leur avait inculquée et dont il s’enorgueillissait.

Les deux pilotes gallois s’étaient assis près d’un grand roc et jouaient aux cartes, la cigarette aux lèvres. Le jeune Périgourdin discutait avec une telle animation avec Antoine que Pierre s’approcha d’eux.

* De quoi parlez-vous tous les deux ?
* Jules m’expliquait en détails comment lui et ses camarades ont fait dérailler un train de marchandises non loin de Bergerac.
* Cela te donne des idées, Antoine ?
* Oui, Pierre, mais je t’en parlerai une autre fois. Il faut que Jules me précise avec minutie tous les éléments de pareil sabotage.

Pierre laissa les deux hommes à leur débat et fit le tour des lieux pour vérifier si les hommes de garde étaient à leur poste. Tout autour de leur refuge, quatre gaillards faisaient à tour de rôle le guet. Les différents accès étaient surveillés et l’un des hommes s’occupait plus particulièrement de la menace aérienne. Il parcourait le ciel de ses jumelles. Le ciel était d’azur et il arrivait dès lors aux Allemands d’envoyer un avion de reconnaissance qui survolait les vallées, les forêts, les passes et les rochers des massifs montagneux. Tous les maquisards de Pierre pouvaient identifier cet avion. Il s’agissait d’un Fieseler Fi 156 que les boches avaient surnommé « storch », la cigogne, à cause d’un train d’atterrissage haut sur pattes et qui volait très bas et très lentement. Il possédait un grand cockpit vitré qui permettait une excellente observation. Très maniable, il était la hantise du maquis Verdin. C’est pourquoi le guetteur du ciel s’avérait un élément capital de l’équipe. Heureusement les trois petites bâtisses de pierre, adossées à un immense rocher et entourées d’autres rocs, étaient situées à la lisière du bois. Du ciel il n’était pas évident de les distinguer des roches environnantes.

Le problème résidait bien plus au niveau de l’activité humaine qui régnait autour de cette cache quasi naturelle. Pierre avait édicté en conséquence quelques règles de base : toutes les activités se déroulaient dans les bois, on n’allumait jamais de feu en pleine journée ou par nuit claire, il était interdit d’utiliser miroir, verre ou tout ustensile réfléchissant. Même les armes étaient enduites pour ne pas luire et tout le monde était vêtu d’habits foncés. Pour communiquer de loin, les hommes avaient imaginé de reproduire le cri métallique du bec-croisé des sapins pendant le jour et le hululement de la chouette la nuit.

Ayant parcouru le périmètre du campement, Pierre s’en alla d’un pas décidé vers la bergerie et y trouva Esther en train de se verser de la thermos un café vaguement chaud. Elle paraissait reposée et fraîche comme un lys que l’on vient de cueillir.

* Alors, bien dormi, Esther ?
* Comme une souche. Je me suis écroulée. Dites donc Pierre, quelle magnifique journée. Y-a-t-il quelque chose que je puisse faire ?
* Surtout ne vous éloignez pas du campement. Si vous voulez vous pouvez rester avec moi. Je vais étudier le parcours de notre prochaine excursion nocturne qui vous conduira en Espagne, vous et vos compagnons. Et cette fois-ci, c’est moi qui dirigerai les opérations !
* Ah bon, et Antoine alors ?
* Antoine s’occupe de la réception des fugitifs à Oloron pour les amener ici. Moi je suis responsable du franchissement de la frontière.
* Combien serons-nous pour cette course en montagne ?
* Pour chaque fugitif un maquisard. Et devant un éclaireur.
* Et pendant ce temps que font vos autres hommes ?
* Ils restent au campement avec Antoine. Alors, vous m’accompagnez, oui ou non ?
* Je vous suis, Pierre.

Ils s’installèrent dans la forêt autour d’une petite table pliante en bois très rustique, assis sur des rondins. Pierre déplia une carte et commença à l’étudier avec attention. Esther le dévisageait tandis qu’il tapotait des doigts la carte détaillée de la région.

* Je crois que cette fois nous emprunterons l’itinéraire bis, celui qui nous amènera au petit lac d’Astanes.
* Pourquoi cet itinéraire plutôt que l’autre ?
* Celui-ci est plus à couvert. Le temps est doux et les nuits sont cristallines. Il vaut donc mieux rester à l’abri de la forêt. L’autre itinéraire est un peu plus court, mais une bonne partie se fait à découvert.
* Quand part-on ?
* Il faut d’abord avertir nos passeurs espagnols du moment et du lieu de rencontre.
* Et comment communiquez-vous avec eux ?
* Je vais envoyer Diego.
* Qui c’est ?
* C’est un de mes hommes. Il est d’origine espagnole. Ses parents ont fui pendant la guerre d’Espagne. C’est mon intermédiaire avec les Espagnols et c’est aussi mon éclaireur.
* Et c’est lui qui transmet donc les informations ?
* Oui, mais il transmet un message codé.
* Pourquoi ? Vous ne lui faites pas confiance ?
* Si, si. Mais c’est pour sa sécurité et la nôtre. S’il se fait prendre il n’a pas grand-chose à balancer.
* D’accord. Mais il connaît quand même l’endroit de la rencontre et donc il peut fournir ce renseignement.
* Sans doute. Mais nous attendons toujours son retour pour nous lancer dans l’aventure. S’il ne revient pas au bout d’un certain laps de temps, nous évacuons ce campement et nous nous replions sur un autre site que seuls Antoine et moi nous connaissons.
* Et c’est quoi ce laps de temps ?
* Il lui faut deux nuits au maximum pour faire l’aller-retour. Si à midi il n’est pas revenu, nous décampons.
* Et le code qui va le déchiffrer ?
* Le chef des passeurs espagnols possède la grille de déchiffrage. Notre code est basé sur une variante de l’alphabet oghamique.
* Vous m’apprendrez ?
* Non, Esther. Vous nous quittez d’ici quelques jours, n’oubliez pas.
* Et maintenant que fait-on ?
* Je vais préparer mon message codé : lieu de rendez-vous, date et heure présumée, nombre de fugitifs, destination de chacun.
* Et Diego, il passe par où en Espagne ?
* C’est son problème. Il décide en fonction de son envie, du temps, que sais-je ? Il est rapide, il connaît bien ces montagnes, c’est un bon grimpeur et il sait où trouver nos interlocuteurs.
* C’est dangereux quand même ?
* Oui, mais il est jeune, courageux et aussi un peu inconscient. C’est presqu’un jeu pour lui.

Le soir-même, Diego, équipé de sa corde d’alpiniste, de son fusil MAS, de son pistolet automatique et de son sac à dos avec quelques victuailles, quitta le campement et se fondit rapidement dans une nuit stellaire. Il ne restait plus qu’à attendre son retour sans incident. Pour Pierre et ses hommes l’absence de Diego représentait des moments difficiles : même si chacun se livrait à sa tâche, un lourd silence régnait sur le campement. Les hommes dormaient peu, inquiets et énervés. Esther se rendit compte de cette atmosphère pesante, tout comme les deux pilotes et Jules le jeune ingénieur. Ils s’efforcèrent de se faire oublier.

Le troisième jour alors que l’aube pointait à peine, Diego rentra de son expédition, frétillant comme un gardon qui vient de bien s’amuser. Le message codé qu’il remit à Pierre confirmait ce qui avait été prévu : il restait donc deux journées et une nuit avant d’entreprendre le trajet vers l’Espagne. Pour chacun des trois fugitifs mâles Pierre choisit un ange gardien. Il se réserva la protection d’Esther. Diego serait l’éclaireur et Pierre et sa protégée fermeraient la marche.

L’après-midi avant le départ, Pierre convoqua la petite troupe pour un dernier briefing approfondi : équipement, armement, eau et victuailles à prendre, consignes générales et particulières, on passa tout au crible. Tout le monde ayant bien ingurgité les directives de Pierre partit se reposer.

Pierre revoyait une dernière fois l’itinéraire quand Esther s’approcha de lui et l’apostropha.

* Pierre, j’ai quelque chose à vous dire, mais je ne sais pas comment. J’ai peur de vous fâcher.
* Esther, dites ce que vous avez à dire. Et si je dois m’énerver et bien qu’il en soit ainsi. Qu’avez-vous de si grave à me confier ?
* Pierre, je ne veux plus partir. Je veux rester avec vous ici dans le maquis. Je peux certainement vous être utile…
* Mais vous êtes complètement cinglée ma pauvre Esther. Est-ce que vous vous rendez bien compte de ce que nous faisons, de ce que nous risquons ?

Pierre s’était levé, complètement surpris par la déclaration d’Esther. Surpris et en colère. Il ne s’était pas attendu à cela, alors que quelques minutes auparavant Esther suivait attentivement le briefing. Il essayait de se contenir, de ne pas crier, mais l’effort était tel qu’il tapa rageusement du poing sur la table. Quant à Esther elle lui faisait front, le défiant du regard.

* Vous ne pouvez pas me forcer, Pierre. Si je ne veux pas passer en Espagne, vous n’allez quand même pas me ligoter et me porter sur votre dos ?
* Mais voyons Mademoiselle, si vous êtes arrivée jusqu’ici, c’était bien pour rejoindre votre mère au Portugal ? Pourquoi vouloir rester ? Je ne comprends pas ce qui se passe dans votre petite tête de mule.
* Ma petite tête de mule, Monsieur, a changé d’idée. Souvent femme varie ! Je veux me battre à vos côtés, je veux vous aider. Il y a des tas de femmes dans la résistance.
* Je ne dis pas le contraire, mais ce n’est pas une vie pour vous. Le maquis en montagne c’est dur, très dur, Esther. Là il fait beau, mais attendez l’hiver. C’est pénible, vous ne pouvez pas savoir. Et puis vous feriez quoi exactement ? Et tous ces hommes ? Vous vous imaginez, seule femme parmi eux ? C’est une responsabilité que je ne peux ni ne veux assumer. Vous devez partir, Esther, je vous en prie.
* Pas question. Si vous ne voulez pas de moi, ramenez-moi à Oloron et je me débrouillerai pour trouver un réseau qui voudra bien de moi.
* Mais qu’est-ce que vous croyez, idiote ? Ca ne marche pas comme ça, bon Dieu de bon sang ! Qui c’est qui m’a fichu une tête de linotte comme vous ? Si vous étiez ma fille je vous flanquerais une gifle.
* Mais vous n’êtes pas mon père. Voyons Pierre, calmez-vous et réfléchissez à ce que je viens de dire.
* Ecoutez Esther, en ce qui me concerne c’est non. Mais je vais en parler à Antoine et aux hommes. Nous allons bien voir ce qu’ils en pensent.

Et sans même attendre une réponse, Pierre tourna le dos à Esther, furieux qu’on lui résiste à ce point. Cette petite pimbêche, qu’est-ce qu’elle croyait ? Que ses hommes et lui s’amusaient ? Que la guerre était un passe-temps ? Que vivre dans ce campement était des vacances à la montagne ? Non mais, sale petite emmerdeuse, pensa-t-il.

A la tombée de la nuit, Pierre réunit toute sa troupe et leur indiqua qu’ils ne seraient que trois à passer la frontière cette même nuit. Pour des raisons personnelles, Esther ne ferait pas partie du groupe qui s’infiltrerait en Espagne. Il en expliquerait les raisons à son retour puisqu’il conduirait cette nuit l’équipe des passeurs. Les hommes se regardèrent avec surprise mais personne ne moufeta. Ainsi en avait décidé le patron. Ils en sauraient plus d’ici quarante-huit heures. Décontenancée de ne pas avoir été avertie de sa décision et quelque peu embarrassée, Esther tenta d’obtenir de Pierre certaines précisions, mais celui-ci la rembarra avec âpreté.

* C’est ce que vous vouliez, non ? Ne m’enquiquinez pas maintenant. J’ai une opération difficile à mener. Comme je l’ai dit il y a quelques instants, nous en reparlerons à mon retour.
* Mais je voulais vous remercier…
* Ne me remerciez pas. J’ai juste suspendu ma décision. Cela ne veut aucunement dire que j’accède à votre demande de rester parmi nous.
* Mais…
* Il n’y a pas de mais. Il y a des alternatives. Nous en reparlerons. Maintenant, laissez-moi me préparer, voulez-vous ?

Vers vingt-deux heures, six hommes précédés de Diego, parti en éclaireur, se mirent en route. Pierre était l’ange gardien de Jules. Le trajet, surtout en forêt, jusqu’au lac devait faire plus au moins dix kilomètres. Pierre calcula qu’ils en auraient pour quatre ou cinq heures. Les passeurs espagnols les attendaient entre deux et trois heures du matin. Ils avaient une marge de retard d’une demi-heure. Après ils décamperaient ! Car une fois arrivés au lac, il fallait aux fugitifs parcourir trois kilomètres à découvert avant d’atteindre de nouveau les bois. Cette distance devait absolument être parcourue dans l’obscurité. Après, même s’il faisait jour, ils resteraient à l’abri de la forêt jusqu’au hameau de Hecho où ils se reposeraient quelques heures avant de rejoindre la ville de Jaca d’où chaque fugitif suivrait son chemin vers sa destination finale en exécutant les consignes qui leur seraient conférées.

Diego était donc parti une vingtaine de minutes avant les autres. Comme avant-coureur, il vérifiait que la route était libre et laissait à des endroits prédéterminés une marque signalant si ceux qui suivaient pouvaient continuer. Un petit triangle de trois branchettes sur lequel reposait une pierre révélait que tout allait bien. Un carré avec deux cailloux désignait un arrêt obligatoire. Il fallait alors attendre Diego qui énoncerait de vive voix le problème rencontré et les possibilités de continuer.

Chaque binôme précédait d’une vingtaine de mètres le suivant. Pierre et Jules fermaient la marche. Ils s’enfoncèrent dans la forêt d’Almeta, puis dans celle d’Arnousse, toutes deux recouvertes de feuillus et de quelques conifères. Ils coupèrent à découvert par le plateau de Gentiane avant de se réfugier dans les bois de Lazaque.

Jusqu’alors tout se passait sans anicroches. Ils grimpaient par des sentiers très étroits, descendaient, remontaient. Tout le monde gardait un rythme soutenu. Ils étaient à mi-parcours peu avant minuit. Au-dessus du faîtage des arbres, dans les trouées qui de temps en temps illuminaient les sous-bois, les sept hommes pouvaient admirer un ciel empli d’étoiles parmi lesquelles un croissant de lune paradait moqueusement.

Arriva le moment le plus dangereux : quitter la lisière de la forêt au lieu dit d’Anglus pour traverser la route, puis juste après le Gave d’Aspe qui heureusement à cet endroit est peu large et sans profondeur. La chance était de leur côté. Aucun mouvement sur la route. Ils se retrouvèrent donc dans la forêt de Borce, uniquement peuplée de grands feuillus. Le sentier devint de plus en plus escarpé et la montée était abrupte. A la fin ils durent escalader les rochers sur plus de cinq-cents mètres à découvert, avant de déboucher sur la pointe de l’ibon d’Astanes. Ils étaient en Espagne.

**CHAPITRE 2 / Pau, puis Bordeaux aujourd’hui,**

 **avec Bruno Senestre**

Bruno Senestre gara sa voiture sur l’un des deux parkings qui faisaient face au Centre Universitaire de la Recherche Scientifique, attrapa sa serviette en cuir marron, actionna la fermeture automatique du véhicule et prit en courant l’Allée du Doyen Jean Loiseau en direction de l’UFR de Lettres. Il était en retard. Dans cinq minutes, ses étudiants, une quinzaine, seraient assis dans les locaux du premier étage, là où créchait le département d’Histoire de l’Université de Pau, dont Bruno était depuis cinq ans professeur titulaire. Sa spécialité : l’histoire ancienne et plus particulièrement un cours magistral sur la République romaine, son histoire politique, sociale et institutionnelle.

Il pénétra dans le bâtiment en briques rose beige, salua hâtivement quelques confrères sur sa route et monta quatre à quatre les escaliers. Avant de s’engager dans le local des cours Bruno marqua une pause, reprit son souffle et inspira profondément plusieurs fois. Puis il entra calmement, déposa sa serviette sur une table, demanda le silence et reprit son cours là où il l’avait abandonné précédemment : la guerre civile entre Marius et Sylla battait son plein en ces années 80 avant JC, une période de grande instabilité politique et sociale.

A quarante-six ans, Bruno plaisait beaucoup aux étudiantes non seulement de sa faculté mais aussi des autres unités du campus. Son physique soigné et attrayant était aussi apprécié des jeunes hommes qui le trouvaient sportif et « cool ». Avec son mètre quatre-vingt, son ventre plat, sa démarche souple, son allure d’acteur de cinéma, Bruno attirait tous les regards sur sa personne, ce qui agaçait bon nombre de ses collègues qui lui reconnaissaient cependant un caractère agréable et décontracté. Ses cheveux courts argentés couronnaient un visage plutôt rectangulaire que deux yeux bleu cobalt soulignés par des sourcils réguliers dominaient. Un large front barré de trois rides accentuées lui donnait un air sérieux que les plissements autour des yeux et de la bouche aux lèvres bien dessinées démentaient, laissant entrevoir une bonne humeur naturelle et une ironie pétillante. Un nez bien fait et des oreilles ciselées conféraient à ce visage un côté patricien. Bruno savait que ses admiratrices les plus jeunes le comparaient à un chanteur populaire canadien, en plus racé, et que les autres lui trouvaient des ressemblances avec un acteur américain des années 1970.

Bruno était un passionné d’histoire depuis sa tendre enfance. Cela avait débuté avec les narrations de son grand-père Pierre lui dépeignant les affres de la deuxième guerre mondiale dont il avait été un protagoniste dérisoire au regard de l’événement, son équipée dans les maquis béarnais, sa captivité en Allemagne. Cela avait continué avec les cours d’histoire à l’école et ses lectures d’Alexandre Dumas, Fenimore Cooper, Robert Stevenson, la baronne Orczy. Plus tard les récits antiques d’Homère, de Xénophon, de César, de Tite-Live, de Suétone et Plutarque l’avaient aiguillonné vers des études consacrées à l’histoire.

Il aimait l’histoire parce qu’il lui semblait que le passé permettait de comprendre pourquoi les choses étaient ce qu’elles étaient présentement, parce qu’on pouvait en tirer de nombreuses leçons pour ne pas reproduire les erreurs qu’elle avait engendrées. L’histoire cherchait à établir des faits grâce à des documents, des témoignages, des objets, des monuments dont on pouvait juger la valeur par l’analyse, la classification, la critique et par la formulation d’hypothèses qui autorisent la reconstitution des faits. Bruno n’était pas adepte de l’idée que « l’histoire se répète » : non, elle ne dégage pas des lois, tout au plus des similitudes, car elle n’observe pas directement les faits et que les circonstances qui la façonnent sont tellement multiples et difficiles à démêler qu’elle laisse une large part à l’intuition, à l’interprétation, à l’imagination. De plus elle est toujours en évolution, les historiens continuant leurs recherches et la réécrivant, bien aidés en cela par les scientifiques qui leur apportent parfois assistance, ainsi avec l’ADN ou la datation par le carbone 14. L’histoire était aussi le chemin vers les arts, la littérature, la philosophie, la politique, l’économie, le social. Elle pouvait être leçon de morale, d’universalité, de compréhension des hommes, de relativité aussi. Pour Bruno l’histoire était tout bonnement un art de vivre.

Cette passion pour l’histoire l’avait finalement conduit à des diplômes obtenus à Bordeaux et Cambridge.

Deux pôles d’attraction remplissaient sa vie d’historien et de chercheur : l’un lié à sa formation et aux cours qu’il assurait concernait la fin de la république romaine, le premier triumvirat et plus particulièrement le personnage de Marcus Crassus ; l’autre émanait des souvenirs de son grand-père et portait sur la seconde guerre mondiale et la résistance dans le Haut Béarn.

Ses connaissances sur Marcus Crassus étaient reconnues internationalement et il arrivait régulièrement à Bruno de donner des conférences ou de mener des séminaires dans d’autres universités. Il avait ainsi partagé son bagage « crassinien » à Cambridge, Leuven, Groningen, Bologne, Barcelone et Toronto. Cette année il espérait se rendre à Yale et à Lisbonne.

Son cours terminé, Bruno bavarda quelques instants avec ses étudiants puis se rendit à la bibliothèque Tucco-Chala pour y rendre quelques ouvrages et en prendre d’autres. Après avoir absorbé un café à la brasserie universitaire, Bruno décida de surprendre son amie Anne-Marie au travail et de l’inviter à déjeuner. Il quitta rapidement le campus et prit la direction du centre de la capitale béarnaise. Une fois de plus il prisa la fluidité de la circulation car en quelques instants il se trouva sur le cours Bosquet où était située l’imprimerie Claret que dirigeait Anne-Marie.

Dès qu’il pénétra dans le hall de l’imprimerie il entendit clairement le bruit régulier des cylindres et des rouleaux des machines offset et celui des barres de suceurs qui saisissent la feuille qui va être imprimée. Il sentit aussi l’odeur caractéristique des encres et solvants. C’était une imprimerie familiale de taille moyenne qui employait une trentaine de personnes qui exécutaient les travaux de PAO, de préparation à l’impression, de l’impression et de la finition, sans oublier quelques administratifs et commerciaux. Chaque secteur de production ou d’administration était séparé par de grandes cloisons vitrées permettant à tous d’avoir une vue d’ensemble de l’imprimerie. De tous les côtés s’entassaient des piles de papier, des feuilles emballées dans du kraft ou séchant leur impression colorée à l’air en attente de façonnage.

Anne-Marie avait hérité du business de son père sept ans auparavant, seule intéressée des trois sœurs par le métier perpétué par les Claret depuis cinq générations. Alors que les trois premières générations avaient connu peu d’évolutions technologiques depuis Gutenberg, son père s’était trouvé confronté au défi électronique et à ses nombreuses nouveautés qu’il avait régulièrement introduites malgré le coût et les prêts financiers. Anne-Marie connaissait l’évolution suivante, celui du tout numérique et d’internet et elle aussi avait dû s’adapter, investir, emprunter pour pouvoir offrir à ses clients tous les services traditionnels de l’offset et ceux des tirages réduits en couleurs sur des imprimantes numériques.

Bruno s’introduisit subrepticement dans le bureau de son amie. Celle-ci lui tournait le dos, son mobile à l’oreille, et ne l’avait pas entendu entrer. Quand son fauteuil pivota elle aperçut avec étonnement Bruno assis en face d’elle en train de feuilleter un catalogue d’art contemporain fraîchement sorti de presse.

* Bonjour mon cœur. Pas mal ce catalogue. Je veux dire belle impression, couverture élégante.
* Oui n’est-ce pas ? As-tu remarqué que les œuvres picturales sont présentées avec un vernis sélectif brillant ?
* Tu as raison. Cela fait ressortir l’image sur le papier mat. Une belle réussite estampillée Claret !
* Et que me vaut la présence ici de Monsieur « je sais tout sur Crassus » ?
* Après mes cours je me suis dit que je pourrais aller déjeuner avec toi. C’est moi qui régale.
* Quelle bonne idée ! Laisse-moi le temps de donner quelques instructions et je suis à toi.

Quelques minutes plus tard, Bruno glissait son bras sous celui d’Anne-Marie et la guidait vers un établissement qu’il estimait, non pour son élégance ou la renommée de sa table, mais pour sa situation sur le boulevard des Pyrénées, cette magnifique corniche qui offre au spectateur ébahi un panorama incommensurable et majestueux sur toute la chaîne montagneuse. Outre sa localisation il aimait son ambiance « histoire du rugby » : la brasserie appartenait à une dynastie fameuse de l’ovalie et sa décoration en était la preuve. Depuis quelques années Bruno y avait ses habitudes.

Tandis qu’il choisissait un coin tranquille pour déjeuner, Anne-Marie partit se rafraîchir. Bruno observa la silhouette de sa blonde amie. Elle n’était pas très grande mais bien faite, avec quelques rondeurs appétissantes. Bruno affectionnait son visage arrondi qui respirait une certaine douceur. Son front légèrement bombé, ses yeux gris, ses cheveux ambrés qui lui tombaient dans le creux des reins, sa bouche gourmande lui rappelait Romy Schneider. Mais derrière une apparente jovialité et une aménité dont elle ne se départait que très rarement, prévalait un caractère bien trempé.

Anne-Marie était divorcée depuis un bon moment quand elle avait rencontré Bruno. Elle n’avait pas d’enfants et ne semblait pas en désirer vu son emploi du temps de chef d’entreprise. Elle passait sa vie entre l’imprimerie, ses parents et son appartement à quelques pas du boulot et dont l’aménagement l’occupait encore. Elle se demandait si Bruno n’était qu’une parenthèse extraite de la casse de caractères typo au milieu d’une longue ligne du composteur. Une parenthèse d’amour, il est vrai. Mais pouvait-il être plus ?

Ils déjeunèrent tranquillement en devisant de questions éditoriales et d’imprimerie. Avant de se séparer ils convinrent de se retrouver le plus tard chez Anne-Marie.

Il était un peu plus de vingt heures quand Bruno se présenta au domicile de son amie. Cet ancien atelier de céramique avait été transformé par la jeune femme en duplex confortable. La caractéristique principale de l’ensemble résidait dans les verrières des anciens locaux qu’Anne-Marie avait restaurées ce qui rendait l’espace du rez-de-chaussée très lumineux. Une lumière renforcée par des baies vitrées coulissantes situées en face des verrières et donnant sur l’extérieur et une grande terrasse en teck. Les murs étaient peints en blanc mais l’éclat de l’ensemble était atténué par des rideaux de voile mauves et des meubles dans des camaïeux de bleu et de gris. Bruno admirait particulièrement la grande table de la salle à manger revêtue de plusieurs plaques en aluminium assemblées et offrant à la vue des convives des motifs imprimés en bleu : c’étaient des plaques offset à la typographie soignée, vernies et imperméabilisées, fixées sur une table en bois aux pieds gris anthracite. L’autre élément du décor qui lui plaisait était la grande table basse du salon, composée d’un cadre métallique dans lequel étaient enserrées deux magnifiques pierres lithographiques que l’on avait jumelées à cause de leur teneur : l’une exhibait un jeu de cartes ancien, l’autre étalait un jeu de tarot. Le rez et l’étage étaient recouverts d’un parquet en iroko. Pour accéder à ce dernier il fallait emprunter un escalier en colimaçon étroit mais ravissant, en bois et fer forgé. Aménagées dans les combles, une chambre principale éclairée par un vitrage sur toute la largeur du lit, une autre plus petite, transformée en bureau et une salle de bain aux couleurs lavande.

Bruno rejoignit Anne-Marie dans la cuisine dissociée de la salle à manger par une autre verrière heureusement conservée et qui séparait autrefois l’atelier des bureaux. Simple mais fonctionnelle, la cuisine ouvrait par une porte en verre sur la terrasse

et le petit jardin. Du coin repas on pouvait avoir une vue d’ensemble sur le séjour et ses jolies estampes d’Hiroshige et d’Hokusai. Ils mangèrent en riant et en bavardant les délicieuses noix de Saint-Jacques à la crème de foie gras, accompagnées d’un bon Jurançon.

* Tu rentres chez toi ce soir, Bruno ou tu restes ?
* Qu’est-ce qui te ferait plaisir ?
* J’aimerais que tu restes, qu’on regarde un film, puis qu’on se couche.
* Pas trop tard alors, car demain je dois me lever tôt. Je vais à Bordeaux voir mes parents.
* D’accord, pas trop tard. On peut se passer un film et se mettre au lit…mais sans dormir tout de suite.
* Ah bon et pourquoi ?
* Ne fais pas l’idiot. J’ai envie d’être dans tes bras, je veux faire l’amour.
* Voilà pourquoi tu m’as préparé cette délicieuse dînette. Pour me garder auprès de toi en espérant la reconnaissance du ventre, petite fripouille ! Bon, va pour ton plan-cul.

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

Paul Senestre, malgré ses soixante-quinze ans, continuait de travailler, bien moins qu’avant, mais l’architecture lui était chevillée au corps et à l’esprit. Cinq ans auparavant, il avait cédé son cabinet d’architecture bordelais, mais en accord avec les nouveaux propriétaires, y avait gardé un bureau qu’il occupait plusieurs heures par semaine. La profession avait bien changé depuis ses débuts : la planche à dessin, le papier millimétré, le normographe ou la règle triangulaire à échelles variables, les tirages de plans sur des machines à alcool avaient fait place à des ordinateurs puissants aux nombreux programmes de conception en plusieurs dimensions et de calculs hypersophistiqués, à des imprimantes numériques de grand format aussi.

Paul adorait se caler devant son Mac et tripatouiller son programme de CAD/CAM, non plus pour des projets architectoniques mais pour sa dernière passion, le design de mobilier pour la maison.

Une secrétaire lui annonça la visite de son fils Bruno qui se faufila jusqu’au bureau de son père. Les deux hommes s’étreignirent affectueusement. Ils étaient sensiblement de la même taille même si Paul commençait à se tasser un peu. Ils avaient les mêmes yeux bleus, un front et un nez identiques. Mais le visage de Paul était plus rond et les rides de son front quoique plus nombreuses, moins prononcées que celles de son fils. Par contre les plis autour de sa bouche étaient plus marqués et plus tombants et indiquaient un caractère moins rieur et une vie qui avait encaissé ses vicissitudes. Paul montra à son fils sur l’écran ses dernières tribulations créatives. Bruno écouta religieusement les explications de son père, éprouvant une fierté filiale devant l’enthousiasme et l’inventivité de son géniteur et une profonde admiration pour son assimilation des nouvelles techniques.

Plus tard ils partirent ensemble pour rejoindre le domicile parental où les attendait Jacqueline, la maman de Bruno. Celle-ci, une fois à la retraite après de nombreuses années d’enseignement du latin et du grec, avait rénové une ferme du dix-huitième siècle, située en dehors de Bordeaux dans les environs de Branne. Pendant dix ans, elle avait retapé avec des artisans du coin, les trois grands corps de bâtiment engoncés au milieu des arbres sur une colline dominant un vallon et des vignes entrecoupées de bosquets. La partie principale, celle de leur habitation avait été la première à être restaurée, puis avaient suivi la grange transformée en gîte pour la famille et les amis, enfin le pigeonnier carré dont l’unique pièce surplombait une voûte en arche. Paul y avait aménagé un bureau-bibliothèque, où il passait de longues heures à lire et à écouter de la musique. Dans tous les bâtiments les murs étaient en pierres apparentes nettoyées et blanchies. Les plafonds avaient été conservés et les poutres peintes ici en blanc cassé, là en gris clair ou en bleu lilas. Durant toute la réhabilitation des lieux, Jacqueline avait récupéré des matériaux anciens comme du carrelage, des portes, des cheminées et chiné le mobilier d’époque qu’elle avait artistiquement mêlé à des toiles et des objets décoratifs modernes.

Bruno embrassa sa mère. Il la trouvait magnifique et remarqua une fois encore sa ressemblance avec Hélène sa sœur cadette. A soixante-douze ans il la trouvait toujours belle et imaginait sans peine pourquoi son père était tombé amoureux d’elle. Elle n’était pas très grande, mais sa fine taille lui conférait une grâce altière qu’adoucissait un visage régulier à la bouche bien dessinée que surmontait un petit nez insolent. Elle avait des yeux pers légèrement en amande et dont émanait tendresse, mêlée d’ironie. Ses cheveux châtains traversés de filaments blancs étaient sans cesse ramenés en arrière par des mains élégantes, manucurées et aux ongles vernis. Bruno nota que comme toujours elle était vêtue harmonieusement avec un mélange de chic et de bohême qui correspondait au cadre dans lequel elle se mouvait.

Le repas auquel il fut convié fut émaillé de nouvelles des uns et des autres. Bruno remarqua que ses parents évoquaient très souvent des connaissances qui venaient de trépasser, ce qui les amenait à se remémorer des souvenirs d’antan qui impliquaient bon nombre de personnages dont il ignorait l’existence. De temps en temps cependant les réminiscences de ses parents mentionnaient une personne qu’il avait côtoyée, souvent par le biais de son grand-père. Celui-ci malgré les années passées – il était mort peu après 2001 – restait la figure tutélaire de la famille Senestre, par sa forte personnalité mais aussi par des épisodes de sa vie liés à la guerre dont tout le clan avait été imprégné. Bruno devait son intérêt pour cette période troublée aux récits de son aïeul, aux questions posées auxquelles Pierre Senestre répondait sans jamais édulcorer ses réponses, sans jamais voiler ses doutes et erreurs, sans regretter d’avoir perdu de vue, malgré ses tentatives, certains protagonistes de l’époque, comme son propre frère Antoine.

Plus tard dans l’après-midi Bruno reprit la route du centre de Bordeaux, direction la librairie « Le sentier des Arts » et sa propriétaire Mariane Fox, son autre amante. Réfractaire au mariage, Bruno avait vécu pendant des années une vie de célibataire emplie d’aventures amoureuses sans lendemain. Anne-Marie avait été la première femme avec laquelle il avait une relation stable, puisque cela faisait maintenant quatre ans qu’il la fréquentait assidûment mais sans cohabiter. Mais cela c’était à Pau…

Il avait rencontré Mariane lors d’une séance de signatures dans sa librairie pour la parution d’un ouvrage qu’il avait préfacé. Petit à petit des liens amicaux s’étaient noués entre eux. Ils avaient fini par coucher ensemble. Depuis deux ans Bruno entretenait cette liaison sporadique avec une certaine résipiscence. Bruno se sentait coupable vis-à-vis d’Anne-Marie, sa partenaire légitime et parfois aussi vis-à-vis de Mariane, la femme de l’ombre, la maîtresse. Comme beaucoup d’hommes il s’accommodait de la situation. Si Anne-Marie ne soupçonnait pas l’existence de la libraire bordelaise, celle-ci par contre n’ignorait rien de la double vie de son amant, mais sans en prendre ombrage. Bruno, un peu lâchement, estimait que comme il n’était pas marié avec Anne-Marie, qu’il ne vivait pas sous le même toit, qu’il n’avait jamais rien promis, il ne commettait pas véritablement d’adultère. En bon latiniste, il connaissait l’étymologie du mot : *adulterare,* altérer, falsifier. Ainsi si l’on coupe son jus de fruit avec de l’eau, on l’altère. Son aventure avec Mariane flétrissait ses sentiments pour Anne-Marie, il en était bien conscient. Son éducation chrétienne, son sens de la morale, sa connaissance de l’histoire lui avaient appris le sens de la trahison. L’histoire personnelle de son grand-père pendant la guerre – et il n’en connaissait pas toute la substance à ce moment-là – exposait les facettes de la trahison de manière indubitable. Et l’histoire romaine qu’il tentait d’inculquer à ses étudiants regorgeait d’exemples de trahisons, momentanées, circonstancielles, définitives, mortelles parfois. Sa liaison avec Mariane constituait une déloyauté, une infidélité, une traîtrise vis-à-vis d’Anne-Marie. Il n’y avait pas mensonge, puisqu’il y avait inconnaissance, mais au minimum omission et donc imposture. Bruno se défendait en considérant que l’adultère trouvait son origine dans les déterminants biologiques de la reproduction et que l’homme, comme bien d’autres espèces, n’était pas naturellement monogame. Il savait en son for intérieur que ce n’était qu’une pâle justification, un alibi pour tenter d’énoncer ce simple fait : nos pulsions ne sont pas rationnelles et il n’est pas facile de les maîtriser. Et il devait bien constater que dans son triangle amoureux deux éléments seulement étaient consentants. Le troisième méconnaissait cette liberté affective et sexuelle qu’il s’octroyait régulièrement. Il avait beau penser que son inclination pour Mariane n’était qu’une amitié amoureuse et non un amour profond, le fait est qu’elle existait. Son double engagement sentimental et sexuel relevait bien d’une trahison, comme celle d’un agent double qui mange à plusieurs râteliers. La clandestinité dans laquelle il maintenait ses liens avec la libraire, les excuses inventées pour se rendre à Bordeaux, les risques d’être découvert, tout cela avait réellement le parfum de la trahison.

Laissant de côté ces cogitations dérangeantes, Bruno pénétra dans la librairie de Mariane Fox. Celle-ci était assise derrière le comptoir et feuilletait un catalogue. Spécialisé dans les livres d’art, contemporains principalement, « Le Sentier des Arts » proposait de nombreux ouvrages à une clientèle diverse mais généralement « friquée ». Mariane tenait de ses origines écossaises un teint diaphane et une chevelure auburn. Elle était élancée et arborait une jupe courte et une paire de bottes « à la mousquetaire » qui mettaient ses longues jambes fuselées en valeur. Elle n’avait pas beaucoup de seins mais offrait un très beau visage au front serein et aux traits réguliers. Sa bouche charnue faisait la moue tandis que ses yeux verts parcouraient le catalogue. Entre ses longs doigts un crayon battait l’air, effectuant des allers et retours fulgurants. A trente-trois ans, Mariane Fox gérait sa petite entreprise avec compétence et goût. Ses parents, de riches industriels de Glasgow, avaient acquis bien des années auparavant un château dans le Médoc avec ses vignes. Ils étaient décédés et Mariane, fille unique, avait vendu la propriété du Médoc. Riche héritière, elle s’était fait plaisir en montant sa librairie et en achetant une péniche amarrée à l’un des deux bassins à flot de Bacalan à Bordeaux qu’elle avait transformée en un logement original et confortable. Libre financièrement, elle l’était aussi dans sa vie amoureuse ce qui avait parfois le don d’agacer Bruno. Mais ou il l’acceptait ou il se passait de sa maîtresse de trente-trois ans.

Bruno se planta devant elle, lui ôta prestement le crayon des doigts et l’embrassa sur les yeux.

* J’étais à Bordeaux pour voir mes parents et donc je ne pouvais que passer te voir.
* Super, tu as bien fait. J’en ai marre pour aujourd’hui. Je prends mes affaires, je préviens Camille qu’elle fermera la maison et on s’en va presto.
* On va où ça ?
* On verra bien. Tiens ! J’ai envie d’un café et d’une bonne pâtisserie. Ensuite on ira chez moi et je te préparerai un bon dîner.
* Malheureusement Mariane, je ne pourrai pas rester trop longtemps.
* Tu déconnes ou quoi ! Tu ne restes pas cette nuit ?
* Non, j’ai une réunion pédagogique tôt demain matin et je préfère rentrer ce soir. Ne m’en veux pas, allons prendre ce petit café, bavardons, flirtons aussi. Puis je prendrai la route de Pau.
* Tu es sûr que tu ne veux pas rester ? Tu vas manquer quelque chose mon cher…
* Non vraiment. Mais dans une quinzaine, je resterai trois à quatre jours à Bordeaux pour un séminaire. Et si tu veux bien de moi je ferai de ta péniche mon quartier général. D’accord ?
* Ben oui d’accord ! Tu sais que je te kiffe grave et que tu es toujours le bienvenu.

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

La pluie s’était mise à tomber peu après Casteljaloux. Depuis l’ouverture de l’autoroute entre la cité d’Henri IV et la capitale de l’Aquitaine, Bruno mettait deux heures et demie pour parcourir le trajet, là où pendant des années il lui avait fallu une heure de plus en passant par Dax et Castets. C’était donc un gain de temps appréciable quand on doit effectuer l’aller et retour le même jour. Tandis que la pluie drue cliquetait sur le pare-brise, Bruno réfléchissait au prochain article qu’il publierait dans BBC History Magazine. Il voulait développer une idée différente du premier triumvirat. D’habitude Pompée et César en étaient présentés comme les protagonistes principaux, Crassus complétant le trio à cause de sa victoire sur Spartacus et son relief financier. Bruno prétendait démontrer que Crassus, finançant les campagnes de ses deux compères, était in fine l’homme fort du triumvirat et que son rôle avait été bien plus éminent que celui que lui prêtaient de nombreux historiens. Il voulait que son article, écrit en anglais, soit à la fois académique pour ses confrères historiens et « grand public » pour les autres lecteurs de la revue britannique.

Comme pour les scientifiques, il était aujourd’hui important pour une carrière universitaire de publier régulièrement articles et ouvrages. Reconnu par ses pairs comme un spécialiste de cette époque, Bruno regrettait de se sentir cantonné à cette période de l’histoire. Il aurait volontiers commis un livre sur le mouvement de résistance qu’avaient dirigé son grand-père et son grand-oncle dans la région d’Oloron pendant la dernière guerre.

Tandis qu’il approchait de Pau, il se promit de réaliser cette velléité et de s’atteler à la phase de recherche des sources bibliographiques et d’interviews des quelques protagonistes de l’époque encore en vie.